

Le secret de la vieille demoiselle

Autor(en): **Francken, W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **66 (1957)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE SECRET DE LA VIEILLE DEMOISELLE

Nouvelle inédite du docteur W. Francken

Dessin de Henry Meylan

Autant d'amours que de cœurs différents. Il n'y a pas de commune mesure dans ce domaine; aussi, comment juger autrui? Un pasteur de mes amis avait osé lancer du haut de la chaire cette apostrophe qui dut singulièrement réveiller son auditoire: «A ceux qui jugent leur prochain sans le connaître, il faudrait taper sur la cafetière!» Ce mot lapidaire me revint à l'esprit lorsque, après l'avoir soignée longtemps, j'appris l'histoire de M^{lle} Nalge. C'était une pauvre vieille fille atteinte d'une tuberculose des reins particulièrement douloureuse; sa vessie gravement ulcérée ne lui laissait aucun répit. Figurez-vous un perpétuel besoin d'uriner avec une perpétuelle crainte d'uriner: une angoisse presque insupportable qui dure vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Impossible de «penser à autre chose», comme le conseillent aux malades les bien-portants riches de leur propre santé. C'était la solitude à deux du malade avec sa maladie.

Prolongez cette souffrance durant cinq ans; cinq ans pendant lesquels la malade hospitalisée ne reçut aucune visite de sa lointaine parenté. Les docteurs, ne pouvant efficacement la soulager, passaient rapidement auprès de son lit, ce cas étant comme un reproche muet à la science défaillante... Les sœurs s'efforçaient de faire mieux, car la bonne infirmière commence là où finit le médecin. Les uns et les autres se heurtaient à ce mur de souffrance et... se lasaient. On trouvait la malade fermée même aux consolations spirituelles, et l'on se disait: «Voilà un cœur de vieille fille qui sans doute n'a jamais aimé; l'âme s'est atrophiée sans s'être jamais ouverte...»

Comme on se trompait! Parmi tous ceux qui la jugeaient, aucun n'avait sûrement manifesté en sa vie un amour comparable au sien, caché au plus profond secret de son être. C'est qu'elle avait un passé, un lointain passé...

*

Quarante ans plus tôt, jeune et jolie, elle avait servi dans une noble famille de Tchécoslovaquie. En ce temps-là, ce pays s'appelait la Bohême. Or, «l'amour est enfant de Bohême...» Elle crut à cet amour, se laissa séduire et mit au monde un garçon, fils de l'héritier de la noble maison.

A la pauvre créature, on donna le choix: ou bien elle gardait son enfant, mais alors elle n'avait qu'à disparaître au plus tôt avec lui; ou bien la famille l'adoptait, à une condition absolue: la mère devait s'en aller sans laisser de



traces, s'engager formellement à rompre tout contact, à ne revoir jamais son fils.

Que faire? Elle aimait passionnément son petit. Comme elle aurait voulu le garder tout à elle! Mais c'était le condamner à la misère, à une misère qu'elle tremblait d'envisager pour lui. Le donner? C'était l'aisance, une bonne éducation, la considération...

Elle avait passé par tous les stades de la douleur: la maternité honteuse, l'abandon; et maintenant on lui demandait davantage encore. «Si un sacrifice te paraît trop lourd, augmente-le, et il te sera plus léger.» Elle accepta le sacrifice, et tint parole toute sa vie, pendant quarante ans.

A Prague, un homme fit une brillante carrière d'avocat. Il plaida mainte cause émouvante, fut mêlé à bien des histoires touchantes, mais ne connut jamais la sienne propre ni celle de sa mère.

*

La malade mourut à l'hôpital. Autour d'elle on disait «C'est une délivrance pour cette pénible! Elle n'avait vraiment pas beaucoup de cœur...»

Parmi ses pauvres effets, on trouva une chose misérable, sa seule relique, son trésor emporté partout avec elle: un linge sali autrefois par son enfant, et qu'elle n'avait jamais voulu laver...

En affranchissant votre courrier avec les timbres croix-rouge

PRO PATRIA 1957

vous aidez votre Croix-Rouge.